

# CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 4 février 2025. « BORDA » par Lia RODRIGUES

Le Théâtre Garonne de Toulouse vient d'accueillir la nouvelle pièce de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues – *BORDA* -, une fresque puissante qui clôt avec éclat une trilogie entamée par *Fúria* et *Encantado* ([que nous avons pu voir en 2023 au Teatro Rivoli de Porto](#)). Figure majeure de la danse contemporaine engagée, celle qui travaille au cœur de la *favela* de Maré à Rio de Janeiro confirme une fois encore sa capacité à transformer l'énergie brute des luttes sociales en un langage chorégraphique d'une rare puissance poétique.

Le spectacle s'ouvre sur un spectacle fascinant : un immense amoncellement de tissus et de bâches blanches occupe le plateau, véritable îlot de matière qui semble respirer. Dans le silence, ce n'est qu'au prix d'une attention soutenue que l'on distingue les neuf interprètes qui émergent lentement de ce magma, comme des chrysalides s'extirpant de leur cocon. Cette première partie, d'une beauté plastique saisissante, convoque des tableaux vivants qui évoquent les cauchemars de Bosch ou les compositions inquiétantes de Bruegel.



Les corps se dévoilent progressivement, grimés, grimaçants, portant des prothèses matelassées qui leur donnent des allures de créatures fantomatiques. S'engage alors une lente procession circulaire, une farandole silencieuse où les danseurs, reliés par leur gangue de plastique, avancent comme un seul organisme mouvant. On pense irrésistiblement à *May B* de Maguy Marin – pièce emblématique dans laquelle Lia Rodrigues a dansé à ses débuts et dont elle a hérité cette expressivité théâtrale des corps difformes et débordants. Puis le miracle opère. Ce que l'on croyait être un matériau terne, voire oppressant, devient le terreau d'une éclosion flamboyante. Comme si, après avoir absorbé la lie de cette matière insipide, la troupe se libérait dans une transe collective d'une intensité communicative. Les bâches et les plastiques se transforment, les couleurs surgissent, les paillettes et les strass font leur apparition.

Cette seconde partie est un véritable carnaval, une célébration tribale où les corps s'entrelacent, s'hybrident, forment des créatures à deux ou trois têtes, des divinités inconnues. Portée par les percussions et les chants de la bande-son de **Miguel Bevilacqua**, la danse devient une farandole éperdue, joyeuse, sensuelle et rebelle. Les interprètes, désormais libres de toute attache, bondissent, sourient au public, dansent avec une sincérité d'élan qui balaie toute distance critique.



*BORDA* est bien plus qu'un feu d'artifice visuel. Le titre lui-même est un jeu de mots qui condense tout le propos de l'œuvre : en portugais, « *borda* » signifie à la fois la frontière, la lisière, le bord, mais aussi la broderie, le fantasme, l'imaginaire. En explorant cette polysémie, **Lia Rodrigues** interroge les marges, les limites, les lieux de ségrégation et de transition, ces espaces géopolitiques où s'articulent peur et espoir. Créée au sein du Centre de création implanté dans la *favela* de Maré, la pièce porte en elle une dimension

politique évidente. Elle met en scène la lutte des corps face à l'engloutissement, leur résilience face à l'adversité. Comme le soulignent les critiques, l'œuvre transforme en trésor chorégraphique ce que l'on considère habituellement comme des déchets, des rebuts. C'est toute une dramaturgie de la précarité qui se joue ici, faisant de la danse un espace de signification politique .

En offrant une œuvre aussi puissante qu'exubérante, qui fait alterner le tragique et le carnavalesque, le silence et la fête, **Lia Rodrigues** confirme son statut d'artiste incontournable de la scène contemporaine. Avec *BORDA*, elle nous rappelle que l'imaginaire et la force du collectif sont les seuls remparts capables de transformer les frontières en lieux ouverts à toutes les identités. Une expérience de résistance joyeuse qui laisse le spectateur habité par une énergie communicative, comme sonné par la beauté du monde qui vient de naître sous ses yeux.

---

**CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 4 février 2025.**  
**« BORDA » par Lia RODRIGUES. Crédit photographique (c) Droits réservés**

---

# **CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 24 janvier 2024. « MAL– Ivresse divine » par Marlene MONTEIRO FREITAS**

Le 24 janvier 2024, les spectateurs du Théâtre Garonne de Toulouse ont vécu une véritable tempête scénique. Sous le titre évocateur de *MAL – Ivresse divine*, la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas a convié le public toulousain à une plongée vertigineuse au cœur des mécanismes du pouvoir et de ses dérèglements, proposant une expérience aussi dérangeante qu'ensorcelante.

Neuf interprètes aux visages grimés, vêtus d'uniformes suggérant une autorité indistincte, investissent un praticable en marches d'escalier qui évoque aussi bien une tribune politique qu'un piédestal pour une parade grotesque. S'ensuit une sarabande effrénée où se succèdent des figures aussi reconnaissables qu'inquiétantes : écoliers, fonctionnaires, soldats, hommes de loi, et un roitelet rappelant le célèbre Père Ubu. Ce ballet expressionniste et cauchemardesque, d'une puissance évocatrice remarquable, transforme la scène en un espace de métamorphoses permanentes. Les interprètes, portés par une danse à la fois millimétrée et frénétique, défilent, s'observent, se transforment, incarnant tour à tour le monstre, le soldat ou le diable, pour mieux sonder le mal dans ses dimensions les plus retorses.

**Marlene Monteiro Freitas** ne se contente pas de danser l'absurdité ; elle la structure. En s'inspirant de figures intellectuelles comme Hannah Arendt ou Georges Bataille, elle met en scène la banalité du mal qui se cache dans les rouages de nos institutions. L'uniforme, dans ce théâtre de la cruauté, n'est pas qu'un costume ; il est le symbole de cette organisation politico-sociale qui, en se détraquant, révèle sa nature malade. La chorégraphe pousse sa réflexion jusqu'à inclure le spectateur dans le tableau. En se contemplant sur la scène, applaudissant au spectacle de ces pantins écervelés, le public devient le miroir de sa propre fascination pour ces mécanismes d'autorité souvent absurdes. C'est là toute la force subversive de l'œuvre : plus on rit, plus ça fait mal.



Avec *MAL*, **Marlene Monteiro Freitas** convoque un univers baroque et *pop* pour créer une poésie hallucinatoire d'une grande

beauté formelle. La bande-son, éclectique, passe de rythmes syncopés du Cap-Vert à des extraits de Tchaïkovski, créant un décalage permanent qui renforce l'aspect onirique et déstabilisant du spectacle. Les corps, poussés dans leurs retranchements, se tordent, s'agitent, se figent dans des postures grimaçantes, évoquant tout autant les tableaux inquiétants de **Michaël Borremans** que l'univers cauchemardesque de **Luis Buñuel**. Cette « *ivresse divine* » n'est autre que celle de la puissance créatrice face à la noirceur du sujet, un vertige maîtrisé qui captive et hypnotise.

En offrant une fresque aussi monumentale que démente, **Marlene Monteiro Freitas** confirme son statut d'artiste unique, dont la danse, d'une accessibilité trompeuse, force l'admiration et nous confronte, sans jamais nous lâcher, à nos propres démons. Une œuvre indispensable pour qui veut comprendre comment la danse peut encore dire le monde.

---

**CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre Garonne, le 24 janvier 2024. « MAL– Ivresse divine » par Marlene MONTEIRO FREITAS. Crédit photographique (c) Droits réservés**